

Darrin M. McMAHON, *Enemies of the Enlightenment. The French Counter-Enlightenment and the Making of Modernity*, Oxford, Oxford University Press, 2001, 262 p.

Jean-Luc Chappey



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/1249>
DOI : 10.4000/ahrf.1249
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2002
Pagination : 196-200
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Luc Chappey, « Darrin M. McMAHON, *Enemies of the Enlightenment. The French Counter-Enlightenment and the Making of Modernity*, Oxford, Oxford University Press, 2001, 262 p. », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 329 | juillet-septembre 2002, mis en ligne le 27 mars 2008, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1249> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.1249>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Darrin M. McMAHON, *Enemies of the Enlightenment. The French Counter-Enlightenment and the Making of Modernity*, Oxford, Oxford University Press, 2001, 262 p.

Jean-Luc Chappey

- 1 Après l'ouvrage de Didier Masseau (*Les ennemis des philosophes*, Albin Michel, 2000), Darrin M. McMahon propose une étude particulièrement stimulante sur les parcours - souvent sinueux - de ceux qui, entre 1760 et 1830, se définissent comme les adversaires des Lumières. En cinq chapitres alertes (dont trois sont consacrés à la période révolutionnaire et impériale), l'auteur nous livre une étude des prises de position, des objets et des instruments d'intervention de ce groupe hybride qui, des dernières décennies du XVII^e siècle à la Restauration, construit sa cohérence autour de la même hostilité à la philosophie des Lumières dont l'Encyclopédisme, la Révolution et le Libéralisme des années 1820 seraient les incarnations successives. L'intérêt principal de cette analyse fine et très documentée repose sur le choix effectué par l'auteur - et justifié de manière très convaincante - de replacer son objet dans une large perspective chronologique qui réinscrit la période révolutionnaire et l'étude de ses ennemis dans un processus de longue durée. Cette démarche aboutit à mettre en valeur l'originalité des étapes successives qui, de la fin du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle, rythment les interventions dans l'espace public de ceux-là même qui, au nom de leur hostilité aux Lumières, se présentent comme les adversaires les plus acharnés de l'émergence de ce nouvel espace public de jugements et de discussions politiques. Si ces parangons de la tradition, toujours nostalgiques d'un passé idéalisé, participent selon l'auteur à la genèse de la « modernité », c'est justement parce qu'ils ont pris une part active dans la formation et la dynamique de cet espace politisé et désacralisé dont ils ne cessent de dénoncer les dangers. Ainsi, c'est à une compréhension plus précise du processus de

construction de l'espace politique - et, plus précisément, de la culture politique de la droite - que nous conduit cet ouvrage.

- 2 Le premier chapitre, consacré à la genèse de l'opposition aux philosophes durant la période 1770-1789, met en valeur les attributs essentiels autour desquels se construisent les contours du groupe des ennemis des Lumières. L'auteur montre comment ce groupe, très hétérogène à l'origine (catholiques, parlementaires, hommes de lettres...), se dote progressivement des instruments nécessaires à construire sa cohérence susceptible de s'opposer efficacement à des adversaires eux-mêmes caractérisés par leur aspect hybride. Il étudie les différents outils à partir desquels se met progressivement en place une véritable contre-offensive menée contre les philosophes et leurs principes et dont l'objet essentiel est la fabrication et le contrôle de l'opinion publique. C'est par l'attention accordée aux formes de discours utilisés pour construire l'identité du groupe et pour permettre son intervention dans l'espace public que cette étude prend toute son ampleur. L'enjeu est de montrer qu'à travers les polémiques qu'ils engagent contre les philosophes, ceux qui se définissent comme leurs ennemis construisent eux-mêmes un nouvel espace de débats et de luttes politiques. Alors que l'historiographie est encore largement silencieuse sur cet objet, l'auteur rappelle l'importance de l'activité (en particulier éditoriale) des « lieux » de sociabilité (rôle du Comité de l'Assemblée générale du Clergé ; Société des amis de la Religion et des lettres...) à partir desquels se construisent la position et l'action des ennemis des Lumières. Loin d'être préconstruits, les prises de position et les discours des anti-Lumières se construisent au fil du combat qu'ils mènent contre leurs adversaires. Là où l'étude est la plus intéressante c'est lorsque l'auteur explique comment les Lumières sont construites par leurs adversaires eux-mêmes qui trouvent là un instrument susceptible d'asseoir leur propre cohésion. Pour légitimer leur prise de position, les anti-Lumières cherchent en effet à donner forme et unité à ce mouvement des Lumières dont l'hétérogénéité pose problème à ceux qui cherchent à s'y opposer. Position d'autant plus complexe que, comme le rappelle l'auteur, l'État monarchique et l'Église elle-même sont loin d'être complètement imperméables à l'influence des discours des philosophes. Comment lutter contre un adversaire dont cette influence tient justement à son caractère polymorphe ? Comment, surtout, construire cette position d'adversaires des Lumières lorsque ces mêmes Lumières se caractérisent par des visages multiples ? C'est pour sortir de ces impasses que l'auteur montre comment les Lumières sont l'objet d'une véritable construction, produit d'un bricolage théorique, permettant à des acteurs aux statuts et aux revendications les plus diverses (adversaires des « réformes », défenseurs de la religion, hommes de lettres « frustrés ») de se regrouper autour d'un ennemi commun (p. 32). L'auteur montre ainsi comment la construction des Lumières rend possible la cristallisation et la cohérence d'un groupe dont l'identité ne se construit que comme l'envers, le « creux », du portrait tracé de l'homme des Lumières. Dans ce processus, les Lumières se voient ainsi érigées en « bloc », construction d'autant plus efficace que, fondée sur une simplification caricaturale et manichéenne (p. 53), elle fait émerger une figure unique et facilement identifiable des Lumières. Réduites à ses composantes les plus polémiques (c'est l'enjeu du choix effectué de porter l'offensive contre les matérialistes, les sensualistes et les athéistes), les Lumières sont alors diabolisées et représentées comme le Mal absolu. Cette stratégie de réification des Lumières (en partie à travers le fameux thème de la « secte ») légitime ainsi non seulement le combat, mais aussi la position de ces adversaires qui investissent l'espace public sous les traits des garants de l'ordre social

et politique, dénonciateurs de complots et de dangers qu'ils seraient les seuls à dévoiler et à prévoir... et pour cause, puisqu'ils en sont en même temps les inventeurs ! McMahon décrypte ainsi cette logique (fantasmagorique, mais efficace) qui conduit les adversaires des Lumières à encore plus de surenchères dans la dénonciation d'un ennemi accusé de vouloir détruire un ordre politique et social auquel la tradition et la religion catholique sont érigées en fondements, puisant dans les différentes réformes engagées par l'État (comme l'édit de tolérance) autant d'arguments pour justifier la violence avec laquelle ils doivent lutter contre un ennemi dont il s'agit toujours de montrer la force et la puissance. Cette violence qui apparaît comme un trait caractéristique des adversaires des Lumières se radicalise dans les années 1780 : utilisant ces mêmes instruments (journaux, pamphlets, gravures pornographiques) qu'ils ne cessent par ailleurs de dénoncer, les adversaires des Lumières s'enferment dans une véritable rhétorique de la haine (fondée par exemple sur une véritable fascination pour le sang, p. 43) et de la dénonciation tous azimuts. Or, en réduisant leurs discours à la représentation d'une société en totale décadence morale et physique, ces mêmes hommes qui revendiquent le statut de défenseurs de l'ordre politique et religieux, participent très activement à la construction du contexte de crise générale qui justifie les appels au renversement de l'ordre établi. Comme le rappelle l'auteur, le mouvement des anti-Lumières et le courant des secondes Lumières ont contribué à la construction d'une configuration originale de discours et de représentations qui crée les conditions favorables de la remise en cause générale des fondements politiques et sociaux en 1789 (p. 51). L'analyse de la conversion de cette dialectique de la stigmatisation fondée sur une construction manichéenne des Lumières en discours contre-révolutionnaire constitue l'objet du deuxième chapitre.

- 3 Face à un événement surprenant dont le sens politique échappe aux contemporains, les adversaires du processus révolutionnaire vont utiliser dès 1789 les Lumières comme support de leurs discours. C'est à partir de l'affirmation selon laquelle la Révolution est la « fille des Lumières » que se construit la continuité entre les adversaires des Lumières et les contre-révolutionnaires. Pour ces derniers, la Révolution n'est que le résultat - annoncé - de cette subversion générale que les Lumières portaient en germe. C'est dans ce processus que l'étude de l'utilisation de la notion de complot est particulièrement intéressante. Prenant le contre-pied de l'historiographie traditionnelle et particulièrement de F. Furet qui ont réduit cette utilisation à un symptôme du discours révolutionnaire et jacobin, l'auteur montre très clairement (p. 66) que ce sont les adversaires de la Révolution qui ont les premiers utilisé cette notion comme outil de leur combat. Pour eux, la Révolution - rattachée à la Réforme, à la franc-maçonnerie... - est le produit d'une machination, orchestrée par une « secte » et visant à la destruction des fondements politiques, religieux et sociaux. Entre 1789 et 1791 - période où comme le rappelle McMahon la Contre-Révolution ne ressort pas du simple « fantasme » -, cette dialectique du complot sert à cristalliser les oppositions les plus diverses et surtout à construire un discours d'opposition aux formes rationnelles (la théorie du complot construit sur des fondements imaginaires et fantasmagoriques servant à donner cohérence et signification à la réalité). Se présentant dans la posture « d'hommes de terrains » hostiles à toutes les formes « d'abstraction » issues de « l'esprit de système » (comme la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen), les adversaires des Lumières se livrent alors à une véritable entreprise de démolition systématique qui exclut toutes les possibilités de débats et de discussions politiques au profit de la stigmatisation et de la confrontation violente, stratégie à laquelle répond la

radicalisation du discours révolutionnaire. Cette étude permet ainsi de tordre le coup à certaines affirmations érigées en « évidences » par une certaine historiographie : la rhétorique de la peur, l'utilisation de l'amalgame sont autant d'exemples qui montrent que ces outils ont d'abord été utilisés par les adversaires de la Révolution vers qui on ne saurait pas trouver le modèle d'un espace de discours « moderne » et « démocratique »... contre-point nécessaire à la lecture de Cochin ! Si l'on ne peut que constater la faiblesse conceptuelle et la pauvreté de la pensée contre-révolutionnaire, il n'en reste pas moins que la logique de leur discours s'avère particulièrement efficace pour appuyer leurs interventions dans l'espace public. Cette efficacité ne se dément pas sous la Terreur, interprétée comme le règne des barbares, héritiers des philosophes. Une nouvelle fois, la rhétorique du complot et la conception totalement manichéenne qu'ils développent permettent aux contre-révolutionnaires de « penser l'impensable » : en construisant une continuité historique entre les philosophes du XVIII^e siècle et les Montagnards, entre les principes des Lumières et les violences révolutionnaires, ils construisent une interprétation, certes simpliste, mais particulièrement efficace pour légitimer leur propre combat (p. 93) : ne peuvent-ils pas en effet se prévaloir, comme Cassandre, d'avoir mis en garde le public contre le « règne des monstres » ? L'auteur montre ainsi que la force du discours contre révolutionnaire est d'avoir produit un sens, une logique linéaire et théologique qui détruit la complexité de l'événement révolutionnaire. En présentant la Révolution comme le résultat d'un Mal absolu, le discours contre-révolutionnaire fonctionne sur lui-même, puisant sa légitimité dans sa propre logique interne (p. 127). Comme les Lumières, la Révolution - dans le discours des contre-révolutionnaires - n'est qu'une construction factice. Par la représentation fantasmagorique qu'ils donnent de l'événement révolutionnaire, ils se dotent ainsi des instruments nécessaires à leur action et leur intervention dans l'espace politique, non seulement français, mais aussi européen. Comme le montre en effet l'auteur, c'est justement par l'intelligibilité immédiate qu'il produit que cette rhétorique contamine les discours des opposants à la Révolution dans les différents États européens, discours auxquels elle donne unité et cohérence (fournissant les fondements de ce que l'auteur définit comme une véritable « internationale » de la Contre-Révolution).

- 4 À partir de l'avènement du Consulat, les opposants aux Lumières vont jouer un rôle particulièrement important dans l'évolution du Régime. Comme le rappelle l'auteur dans le quatrième chapitre, ils se dotent alors d'instruments d'intervention (presse, maisons d'édition) qui leur permettent d'orchestrer de véritables campagne de fabrication et de mobilisation de l'opinion publique. Si certains thèmes de l'offensive menée pendant cette période par les adversaires des Lumières étaient déjà bien connus (cf. *le Sacre de l'écrivain* de P. Bénichou), l'intérêt ici est qu'ils trouvent place dans le processus engagé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Sous le Consulat, les Lumières sont une nouvelle fois réifiées. Accusées d'être responsables des violences sanguinaires de la Révolution, elles servent désormais de repoussoirs à la construction d'un programme politique. C'est en effet contre les différentes représentations construites autour des Lumières inventées que se constitue désormais le modèle d'un système socio-politique qui s'appuie sur une vision idéalisée - et elle-même inventée - d'un passé et d'un ordre que les Lumières aurait détruits. Comme le montre clairement l'auteur, la stigmatisation des Lumières et de ses « produits » (la Révolution et les divers maux qui lui sont associés comme le « désenchantement » moral, le divorce ou le suicide par exemple) sert de fondements à la valorisation de la mission de la religion catholique, de l'autorité du chef de famille et de la famille, thèmes autour desquels se

réunissent désormais les « brumairiens » de droite. S'il est indéniable que l'influence de ces derniers sur l'évolution du régime politique consulaire puis impérial doit être réévaluée (p. 124), l'étude des relations entre Napoléon Bonaparte et les adversaires des Lumières constitue peut-être l'aspect le moins convaincant de l'ouvrage (Napoléon Bonaparte aurait récupéré certaines revendications des anti-Lumières - comme celles touchant au statut des femmes - pour obtenir leur soutien et assurer la « réconciliation » politique, [p. 149]). Sur ce terrain, en effet, l'auteur - qui s'appuie sur un corpus de textes peu original - aurait sans doute dû faire une place plus large à l'histoire sociale pour cerner plus précisément les contours de ce groupe des adversaires des Lumières sous le Consulat et l'Empire et, par là, faire apparaître plus clairement la spécificité de leurs positions dans l'espace politique du Consulat et de l'Empire. Il nous semble en effet qu'il aurait été nécessaire de s'interroger sur le rôle joué par le discours anti-Lumières dans le déplacement de « la Politique » vers la société civile afin d'en mesurer plus précisément les effets sur la construction de l'État et de l'horizon politique du Consulat et de l'Empire. Au-delà de cette réserve, les années 1800-1815 apparaissent comme des années cruciales de la mise en forme d'un discours politique de droite fondé sur l'hostilité aux Lumières, discours auquel la Restauration semble promettre le succès. Or, à la lecture du dernier chapitre portant sur la position des adversaires des Lumières entre 1820 et 1830, on comprend très vite que cette histoire est bien « désespérante » (cf. G. Gengembre). En dépit en effet des quelques victoires qu'ils remportent (dans le domaine de l'éducation par exemple), les anti-Lumières doivent en effet faire face à de nouveaux défis. Perdant progressivement leur influence auprès de la Cour (Charles X en dépit des concessions à son arrivée sur le trône reprend la politique de sécularisation de l'Eglise), ils se tournent de nouveau vers les Lumières pour se lancer dans une nouvelle offensive. À partir de 1820, et l'assassinat du duc de Berry, on assiste de nouveau au réveil des « vieilles » plumes du combat anti-Lumières (l'abbé de Boulogne en particulier) contre cette fois le « libéralisme », considéré comme la nouvelle incarnation de ces Lumières honnies. Les mêmes rage et violence déployées depuis les années 1760 sont de nouveau à l'ordre du jour pour s'attaquer autant à l'influence politique des « héritiers » des Lumières qu'à la diffusion des œuvres philosophiques dans les milieux populaires. Or, et en dépit des efforts déployés sur le terrain journalistique et éditorial (des passages très intéressants sont consacrés à l'étude des différentes stratégies mises en oeuvre par les « ultras » pour investir les circuits de production et de diffusion des livres destinés au public populaire et surtout féminin), les vieilles antiennes sont impuissantes à empêcher la fragilisation des positions des catholiques fervents et des partisans d'un retour à la monarchie absolue. Les impasses - voire l'échec - du discours fondé sur l'hostilité aux Lumières se révèlent sans doute avec plus d'acuité lorsque l'auteur rappelle - et ces épisodes sont peu connus - les nombreuses destructions de librairies et les autodafés pratiqués par les pourfendeurs de l'anarchie sociale et politique. Menant un combat d'arrière-garde, enfermés dans une rhétorique qui tourne progressivement à vide, les adversaires des Lumières ne semblent plus avoir d'autres choix que de recourir à cette violence destructrice dont ils nourrissent leurs discours depuis le milieu du XVIII^e siècle... peut-être est-ce là le vrai visage de la maladie « anti-philosophique ».

- 5 On l'aura compris, l'ouvrage de Darrin McMahon constitue un apport essentiel à l'étude de ces milieux encore mal connus des anti-Lumières et contre-révolutionnaires. Si l'on peut regretter certaines lacunes (comme l'étude de la portée du discours anti-Lumières dans le domaine des productions intellectuelles et, plus généralement des débats

culturels), on ne saurait que trop encourager la lecture de cet ouvrage qui lève le voile sur quelques « idoles » auxquelles une certaine historiographie qui voit dans la Révolution française un Mal absolu, rend aujourd'hui encore hommage.